

« Sarah Bernhardt et la bête »

Michel Biron

Numéro 59, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27540ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (1991). Compte rendu de [« Sarah Bernhardt et la bête »]. *Jeu*, (59), 195–196.

fois que je me réveillais, j'en voyais assez pour m'émerveiller, et pour me dire qu'après tout, le même spectacle dans une salle plus petite aurait connu un tout autre sort. Sur l'immense plateau du T.N.M., le propos insolite d'Ibsen se diluait, et ce qui aurait pu toucher ou émouvoir chloroformait. Sans compter qu'une critique unanimement négative avait vite créé un effet d'entraînement à la désertion chez les spectateurs. Sachons toutefois gré au T.N.M. d'avoir courageusement mis à l'affiche cette œuvre impérissable.

Muriel Dutil (Aase) et
Alain Zouvi (Peer Gynt).
Photo : Robert Etcheverry.

michel vaïs



«sarah bernhardt et la bête»

Pièce écrite et dirigée par Michael Bawtree; traduction française : Monique Leyrac. Décors : Hugo Wuethrich; éclairages : Andrew Calamatas; costumes : Jacinthe Demers. Avec Monique Leyrac. Production des Entreprises Gesser Inc., présentée au Café de la Place du 23 janvier au 9 mars 1991.

la belle et son public

Sarah Bernhardt et la bête est la version française de la pièce de Michael Bawtree, créée il y a un an à Montréal avec Monique Leyrac, qui s'est elle-même chargée de la traduction et qui incarne dans les deux langues la plus célèbre actrice française de la fin du siècle dernier. Elle joue Sarah Bernhardt comme elle a chanté Nelligan naguère, avec une passion pour des êtres élevés au rang de mythes par l'Histoire, particulièrement par l'Histoire québécoise. Plus que toute autre actrice de passage en Amérique du Nord, la divine Sarah a conquis le public montréalais à partir de 1880, malgré les condamnations répétées de Monseigneur Fabre. L'intérêt du Canadien Michael Bawtree pour cette actrice tient d'abord à cet amour que le public, d'Amérique ou d'Europe, lui a voué. Toute sa pièce s'appuie sur la relation exceptionnelle qu'elle entretient avec la salle, que Sarah appelle «la bête», et sur la manière dont elle pense et vit cette relation dans les quelques heures précédant une première.

Lisse et parfois superficiel, le texte de la pièce annonce les émotions plus qu'il ne les suscite. Prétendant révéler au spectateur le visage intime de l'actrice, seule et anticipant «la bête», il ne dit rien qui ne soit prévisible. Actrice parce que passionnée, passionnée parce que actrice, Sarah éprouve des sentiments un peu excessifs, certes, mais c'est le métier qui l'exige. En attendant l'heure de monter en scène, elle avoue alternativement sa confiance immodeste et ses doutes angoissés, considère ses réussites et ses échecs avec la hauteur qui sied à un mythe. Jouant le rôle du jeune fils de Napoléon dans *l'Aiglon*, pièce qu'Edmond Rostand avait composée à son intention, elle se fait masculine et manifeste volontiers son autorité sur le dos de sa malheureuse assistante. Tout en répétant qu'elle est une

grande actrice et se doit d'agir comme telle, Sarah explique au public imaginaire que nous sommes sa manière de préparer ses rôles : mémoriser un texte? Un détail, c'est le reste qui importe, confie-t-elle. Avant la pièce, elle s'emploie ainsi à montrer qu'elle est déjà en train de camper son personnage.

Seule en scène, Monique Leyrac compose une excellente Sarah, toute à son émotion et à sa grandiloquence. Proche de son public dans les deux sens de l'adjectif, elle lui parle à l'oreille, le complimente en lui disant qu'il n'est pas comme le public qu'elle s'apprête à affronter. Nous sommes le public intime, celui auquel elle confie ses peurs et à qui elle ne cesse de dire qu'elle l'aime. Pour ajouter à la convivialité postulée, Leyrac poussera le zèle jusqu'à saluer quelques retardataires et recommencera la scène du début. La belle, au prix d'un spectacle honnête mais sans surprise, a domestiqué la bête.

micel biron

«paroles»

Récital de Vittorio Gassman, avec la participation d'Attilio Cucari et de Paila Pavese. Spectacle présenté dans le cadre d'*Italie au Canada*, au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, le 8 janvier 1991.

antipasto

L'événement *Italie au Canada* présentait une variété de spectacles, dont un récital du grand comédien, acteur de cinéma et homme de théâtre italien Vittorio Gassman, qu'on a pu voir dans plusieurs films connus, dont *A Wedding* et *Quintet* de Robert Altman. Il a maintenant soixante-quatorze ans et une carrière remplie de réalisations personnelles et de succès (dont la création du Théâtre Populaire Italien en 1960); il est devenu ce qu'on appelle un monstre sacré. Le monstre est aussi à l'aise à la scène qu'à l'écran, maîtrisant jusqu'au bout des doigts l'art du jeu, l'art de la séduction, l'art de l'interprétation. Je dis jusqu'au bout des doigts, car les mains de Gassman savent parler et se tenir à l'écoute,

réagissent à toute émotion, vibrent, donnent une autre lecture du texte, plus inconsciente, subtile, qui m'a permis de suivre même si je ne comprends pas la langue de Dante. Deux excellents comédiens lui donnaient la réplique, lorsque les morceaux choisis l'exigeaient.

Drame et comédie, prose, poésie, tous les genres réussissent à Vittorio Gassman qui donne, à travers ce spectacle intitulé *Paroles*, un éventail très diversifié de textes nous permettant de visiter quelques pavillons somptueux du palais de la littérature italienne. Car, exception faite d'*Une relation académique* de Kafka qu'il a rendue en français avec un mélange bien dosé d'humour et de gravité, de *Kean* d'Alexandre Dumas, de *Chanson d'amour* de Pablo Neruda et de *Je ne voudrais pas mourir* [sic], de Boris Vian, tous les textes au programme étaient issus de la littérature italienne. Pour quelqu'un qui, comme moi, ne sait d'italien que le nom des pâtes, le principal enjeu du spectacle consistait donc dans le fait d'assister au plaisir évident que le comédien prend sur scène et, d'un autre point de vue, de suivre les réactions tour à tour attentives, fascinées, émues et réjouies des spectateurs italophones dont la salle était pleine.

La soirée m'a paru très courte, et je me suis laissée emporter par cet artiste d'âge respectable qui envahissait la scène ingrate du Maisonneuve, l'habitait complètement pour déployer avec une aisance renversante tout le savoir-faire et le raffinement que lui a donné une vie entière consacrée au théâtre et au cinéma.

solange lévesque

Vittorio Gassman.

